

HOMÉLIE SUR LE CONTACT DE LA FOI AVEC JÉSUS CHRIST

«Et toute la multitude cherchait le toucher, parce qu'une vertu sortait de lui et les guérissait tous.» (Luc 6,19)

C'est un merveilleux spectacle, que celui que nous montre l'évangéliste saint Luc. Le Seigneur Jésus, après une prière de toute la nuit sur la montagne, et après s'être choisi le matin douze apôtres, descend dans la plaine; les apôtres le suivent; l'assemblée de ses autres disciples y va à sa rencontre et le reçoit; une grande multitude de peuple, non seulement de la populeuse Jérusalem, mais encore de toute la terre de Judée, et même des contrées maritimes de Tyr et de Sidon, l'entoure. On veut entendre son enseignement; on veut recevoir de lui la guérison; mais comme, ordinairement, la multitude s'embarrasse elle-même, que fait le peuple ? Il presse autour du Maître et Médecin, non plus pour entendre ou pour interroger, non plus pour demander la guérison et attendre ou l'imposition des mains ou la parole qui remet les péchés; mais il se précipite en foule vers lui, ne songeant qu'il arriver jusqu'à lui et à toucher soit son corps vivifiant, soit ses vêtements sacrés et, pour ainsi parler, saturés de la vertu salutaire qui découle de lui. *Toute la multitude cherchait à le toucher, parce qu'une vertu sortait de lui et les guérissait tous.*

Spectacle en vérité merveilleux, et digne, non pas simplement d'admiration, mais bien d'une méditation religieuse, et non seulement de méditation, mais encore d'émulation. Qui ne désirerait un attouchement salutaire au Seigneur, de qui sort une vertu qui guérit tout ? Voyons donc dans l'Évangile comment ceux qui le désiraient y parvenaient, et nous apprendrons comment, nous aussi, nous devons y parvenir.

Pour que ceux qui désiraient l'attouchement salutaire à Jésus Christ pussent y parvenir en effet, il fallait qu'il y eût de son côté de la condescendance, et une condescendance extrême. Pendant qu'il était sur la montagne, ils ne pouvaient pas le toucher : car, probablement, ils ne savaient même pas où le trouver, ni comment s'approcher de lui. Il fallait qu'il descendit de la montagne dans l'endroit plain où l'attendait le peuple; et cette descente n'était qu'une image faible, sensible de sa grande et multiforme condescendance. Songez à ce qu'il lui fallait quitter sur la montagne : la douce et bienheureuse conversation de la prière avec son Père céleste : cependant il descend. Et que trouve-t-il en bas ? Une multitude confuse, dans laquelle quelques-uns veulent l'entendre, et quelques autres, peut-être, le surprendre dans sa parole; dans laquelle chacun est prêt à lui apporter ses exigences, mais il y en a probablement qui ne savent pas ce qu'ils demandent. Dans le grand nombre de ceux qui cherchent à le toucher, il y a probablement des malades dont nous, qui sommes exposés aux mêmes infirmités, nous ne voudrions pas nous approcher; il y a des pécheurs dont nous, qui sommes pécheurs aussi, nous nous éloignerions si nous voyions leurs cœurs comme il les voit. Cependant il descend; il s'approche. Et quoi encore ? Ces hommes malheureux et perdus, qui ont besoin de lui comme aide et sauveur, se conduisent avec lui, selon toute apparence, en violation de la vénération due au divin Thaumaturge, et, évidemment, en violation du respect et des convenances ordinaires entre les hommes. Ainsi que dans une autre circonstance s'exprimait, sur une pareille conduite du peuple, l'un des apôtres eux-mêmes, ils *le retiennent et l'oppressent*; des gens défigurés par les maladies, couverts de plaies, se jettent sur lui sans distinction; d'autres amènent et poussent devant lui des possédés : il souffre tout; il condescend à tout. Comme un fleuve pur et profond reçoit tous ceux qui vont puiser dans ses ondes, sans se troubler et sans s'épuiser, ainsi sa vertu salutaire infinie admet tous ceux qui s'approchent de lui, sans être épuisée par leur multitude, sans être troublée par leur indignité. *Une vertu sortait de lui et les guérissait tous.*

Chrétiens ! si la condescendance du Divin Sauveur est nécessaire, comme en effet et sans aucun doute elle est nécessaire, – pour que, nous aussi, nous puissions être en un contact salutaire avec lui, elle ne nous fera pas défaut de sa part. Il n'est pas descendu seulement de la montagne dans la plaine pour quelques milliers d'hommes de la foule juive et voisine de la Judée, il est descendu de hauteurs des cieux pour tous les millions d'hommes qui ont vécu, qui vivent et qui vivront jamais sur la terre. Comme sa vertu divine, étant au-dessus des cieux eux-mêmes et plus pure que les cieux eux-mêmes, était inaccessible à l'infime et indigne nature humaine, il l'a abaissée dans l'humanité elle-même; il l'a épanchée dans un vase de chair soumis aux mêmes infirmités que nous, moins le péché, pour la guérison duquel cette vertu nous était particulièrement nécessaire; dans l'abondance de sa miséricorde envers nous, il a, pour ainsi parler, surempli de sa vertu divine le vase de sa chair très pure, de sorte que son vêtement même en a été imprégné et a guéri la femme affligée d'une perte de sang; puis, lorsque, après la

résurrection, *tout pouvoir lui fut donné dans le ciel et sur la terre* (Mt 28,18), lorsqu'il eut élevé avec lui notre chair qu'il avait revêtue, et qu'il l'eut fait asseoir à la droite de Dieu le Père, alors *celui qui était descendu et remonté au-dessus de tous les cieux, remplit toutes choses* (Ép 4,10), et, par conséquent, toute la terre, pour tous les temps, de sa *vertu* divine, salutaire, *guérissant tous les hommes*, non seulement corporellement, mais encore et surtout spirituellement. Désirez-vous, aujourd'hui même encore, une preuve sensible de la proximité et de la condescendance pour nous de Jésus Christ ? Nous l'avons chaque jour sur cet autel où il couvre toujours, comme auparavant, sa même vertu divine et salutaire, cette *plénitude de la Divinité vivant en lui corporellement* (Col 2,9), des apparences du pain et du vin, et nous permet, non seulement de le loucher, mais encore de manger sa Chair et de boire son Sang pour la guérison et la vie éternelles.

Mais nous voyons plus loin, dans l'Évangile, que, pour parvenir à l'attouchement salutaire au Seigneur Jésus, il fallait non seulement la condescendance de son côté, mais encore, réciproquement, du côté de ceux qui désiraient ce bonheur, la recherche et le rapprochement.

Toute la multitude cherchait à le toucher. Mais la recherche ne doit pas s'entendre ici tout simplement, et il ne faut pas se représenter le rapprochement seulement comme corporel. Il y avait des chercheurs qui cherchaient Jésus – pour le tuer; il y avait des gens qui s'approchaient de lui – pour le frapper à la joue : sans doute, ce n'était pas pour ces gens-là que sortait de lui la vertu qui guérissait tous les maux. Le Christ lui-même distingue clairement l'approche vers sa vertu guérissant tous les maux de toute autre approche vers lui lorsque, pressé par la multitude de peuple qui l'entoure, il ne sent l'approche de personne autre que d'une seule personne : *Quelqu'un, dit-il, m'a touché : car j'ai senti qu'une vertu est sortie de moi* (Luc 8,46). En quoi donc consiste ce genre particulier d'approche vers Jésus, accompagné, non d'une commotion mortelle, mais d'un attouchement vivant, faisant sortir de lui une vertu salutaire ? Le Seigneur nous montre encore cela clairement dans la personne de la femme affligée d'une perte de sang, qui, de toute la multitude du peuple se pressant autour de lui, sut seule s'approcher de lui et le toucher, et, par cet attouchement, reçut sa guérison. En effet, que lui dit-il ? *Aie confiance, ma fille, ta foi t'a sauvée* (Luc 8,48). Et ainsi, ce qui, pour les yeux corporels, était une approche et un *attouchement*, le Seigneur, au point de vue spirituel, l'appelle *la foi*. Ainsi doit-on comprendre également cette recherche, cette approche, cet attouchement à la suite duquel se signalait sur la multitude du peuple cette vertu du Seigneur qui les guérissait tous. Ils le cherchaient selon la foi, ils s'approchaient de lui avec foi, ils touchaient à sa vertu par la foi spirituelle, en touchant corporellement à son corps très pur ou à ses vêtements. Ainsi *cherchait à le toucher toute la multitude*, ou du moins ceux de la multitude qui, par leur foi, sentaient de modèles aux autres. Et quelle foi apparaissait dans ces gens ! Ce n'était pas cette foi faible et comme insaisissable, qu'il aurait fallu chercher, comme la chercha en effet le Seigneur lui-même dans les deux aveugles qui imploraient la vue, en leur demandant : *Croyez-vous que je puisse faire cela* (Mt 9,28) ? ce n'était pas cette foi faible et chancelante avec laquelle le père de l'enfant possédé demandait l'assistance du Seigneur, tandis qu'en même temps il n'espérait pas : *Si tu peux quelque chose, aide-nous*; qu'il déclarait être en lui, sans croire en ce moment même à sa propre déclaration : *Je crois, Seigneur, aide mon incrédulité* (Marc 9,24); ce n'était pas cette foi languissante et à demi morte qui, chez l'aveugle de Bethsaïde, après que le Seigneur lui eut mis de sa salive vivifiante sur le yeux, après qu'il lui eut imposé deux fois les mains, se réveilla à peine pour recevoir la parfaite guérison : la foi de ceux qui cherchent à toucher Jésus n'attend pas qu'il la réveille, n'est pas ébranlée par le doute de la puissance qu'elle invoque, ne se trouble pas par la pensée de sa propre indignité, n'exige de lui aucun acte, aucune parole; elle va droit, fermement et librement à la Source de la grâce, et elle y puise comme si elle ravissait par force la vertu, guérissant tous les maux, du Sauveur. *Une vertu sortait de lui et les guérissait tous.* Mais qu'est-ce qui faisait couler avec une abondance si immense cette vertu guérissante ? Ce n'était pas autre chose que la confiance immense de la foi de la multitude : *La multitude cherchait à le toucher.*

Après cela, chrétien, si tu dis que, toi aussi, tu voudrais bien être trouvé digne de l'attouchement salutaire au Seigneur, la réponse à cela n'est pas difficile. Cherche, approche-toi, touche : seulement, cherche selon la foi, approche-toi avec foi, touche par la foi. Où irai-je, diras-tu, chercher le Seigneur ? Comment m'approcher et le toucher ? Cherche-le par la pensée – dans les cieux, par l'amour – dans ton cœur, par la piété – dans le temple; cherche-le partout – par tes actions entreprises et accomplies pour lui. Approche-toi de lui, comme cette foule croyante, par le désir de l'entendre et le désir d'être guéri, c'est-à-dire en écoutant sa parole et en lui adressant la prière. Touche-le dans les symboles saint et les mystères desquels il revêt dans l'Église, comme

d'un vêtement, sa vertu divine et salutaire, et touche-le surtout dans le mystère de son Corps et de son Sans. Il dépend de toi-même de réussir plus ou moins dans une telle recherche; il est à ta volonté de profiter plus ou moins. d'un tel rapprochement et d'un tel attouchement du Seigneur, pour ton salut et ton bonheur. Quelles que soient tes infirmités spirituelles, plus tu croiras parfaitement, plus tu en recevras une guérison parfaite par la vertu de Jésus Christ, qui éclairera l'œil aveuglé de ton esprit de la connaissance de la vérité, et fortifiera pour la vertu les forces affaiblies de ton esprit, et te délivrera des esprits tentateurs, et te ressuscitera des œuvres mortes à la vie spirituelle et sainte. Mais si tu le cherches avec distraction, si tu t'approches de lui seulement des lèvres; si tu ne touches à sa sainteté qu'extérieurement, sans la vivacité de la foi et du zèle, alors tu t'assimileras à cette foule qui ne faisait qu'oppresser Jésus dans sa marche, mais ne parvenait pas jusqu'à sa vertu salutaire.

Le Seigneur lui-même faisait d'amers reproches à quelques-uns qui le cherchaient mal, c'est-à-dire non selon la foi : *En vérité, en vérité je vous le dis, vous me cherchez, non parce que vous avez vu des miracles, mais parce que vous avez mangé des pains et que vous avez été rassasiés* (Jn 6,26). Oh ! si aucun de ceux qui sont venus aujourd'hui chercher le Seigneur dans ce temple, ne méritait un semblable reproche par l'inattention pour le trésor de foi et de grâce, par la recherche unique des biens visibles et temporels, et des consolations sensibles ! Unissons au souvenir des reproches du Seigneur l'enseignement du Seigneur aussi : *Travaillez pour la nourriture qui ne périt pas; faites les œuvres de Dieu; c'est ici l'œuvre de Dieu, que vous croyiez en celui qu'il a envoyé* (Jn 6,27-29). Amen.